

# MOLLY BLOOM PAR CELINE SALLETTE et LAURENT LAFFARGUE : interview croisée

## **Pourquoi monter *Molly Blom* ?**

**Laurent Laffargue** Je tourne depuis longtemps autour de la thématique des femmes, du désir féminin. Dans les opéras que j'ai montés dernièrement, *Le Couronnement de Pop-pée*, *Carmen* ou au théâtre dans *Paradise*, cette question est au centre. L'endroit du désir féminin est quelque chose qui m'interroge, m'interpelle. Et de plus en plus. *Molly Bloom* touche le cœur du sujet. Le miracle de ce texte, c'est que ce soit un homme qui l'ait écrit. Comment Joyce a pu réussir à faire parler une femme aussi profondément ? Il y a toujours eu ambiguïté. Il lui donnait d'ailleurs un sous-titre magnifique: la chair qui dit oui. C'est beau...

## **Vous souvenez-vous de votre première lecture de *Molly Bloom* ?**

**Laurent** Je l'ai vu en fait. Et entendu. C'était Hélène Vincent, il y a vingt ans. Puis plus tard au Jeune théâtre National, je faisais des auditions et une jeune actrice l'a passé. A son écoute, je suis retombé dedans. Scotché. Il a été peu monté à cause de problèmes de droits, mais il est maintenant dans le domaine public. Tout le monde veut désormais jouer *Molly Bloom* ! Ça fait très longtemps que je voulais m'y attaquer. Je l'ai laissé dans un coin de ma tête jusqu'au jour où j'ai su que c'était le moment.

**Céline Sallette** Moi c'est différent, je l'ai lu dans la perspective de le jouer. J'ai dû mettre deux semaines... Je voulais comprendre chaque chose que je lisais, les allers-retours, les bascules, m'en imprégner totalement. Je suis un peu lente !

**Laurent** Si on veut le lire vraiment, il ne faut pas le faire d'une traite. C'est trop dense.

## **Et plutôt difficile à lire car sans ponctuation. Comment fait-on pour y trouver des respirations ?**

**Céline** Il y a en fait huit phrases dans l'œuvre.

**Laurent** Huit phrases qui durent deux heures et demi !

**Céline** Il faut bien sûr trouver une dimension théâtrale. Ça, c'est le travail de Laurent ! Mais déjà, nous effectuons des coupes, pour ramasser le texte à un peu plus d'une heure. Je suis pour l'instant dans la phase d'apprentissage pure et simple : la succession des idées, les digressions, la folie de ce verbe...

## **C'est un challenge pour une actrice de jouer *Molly Bloom*. Un rêve ?**

**Céline** C'est tout ça à la fois. C'est très costaud et en même temps, au sens premier du terme, jouissif. Cette affirmation de la femme, son autocélébration du désir, de sa vie, sa vitalité, ses colères...

**Laurent** D'ailleurs, on le sait depuis peu de temps mais « bloom » veut dire « qui éclot ». C'est intéressant ! C'est Molly qui éclot. Elle a trente-trois ans et est en pleine force de sa féminité, elle renaît.

## **Le livre a été publié en 1922... Le voyez-vous comme un texte moderne ?**

**Céline** D'une modernité inouïe. Le côté sociétal l'est peut être moins parce que Molly a déjà une fille de dix sept ans, un fils mort-né... Curieusement, je crois que c'est important d'être mère pour jouer *Molly Bloom*. J'ai le même âge qu'elle et une petite fille, mais de trois ans seulement ! Il y a un truc de la femme dans son entier, qui s'occupe de la maison, de ses enfants... tout en retournant à son désir, à celui d'être désiré.

**Laurent** Et puis dans la forme même... un texte sans points ni virgules ! Ça fait quinze ans que le théâtre contemporain nous en rebat les oreilles, Joyce, lui, a écrit ça il y a presque un siècle.

**On trouve aussi la modernité dans ce que disait Joyce de son livre. Il ne parlait pas de chapitres par exemple, mais d'épisodes.**

**Laurent** C'est aussi lié à l'*Odyssée*, construit d'une manière similaire, en épisodes. On peut le voir comme une magnifique série !

**Céline** Formellement, *Ulysse* est une tuerie.

**Est-ce qu'on peut parler d'universalité de « l'essence » de la femme à travers *Molly Bloom* ?**

**Laurent** Je crois que ça peut englober toutes les femmes, oui. Ce qui est vraiment très fort aussi c'est que nous vivons dans une société qui a encore peur du désir féminin.

**Céline** C'est même ce qui a choqué dans le texte.

**Laurent** Oui, et qui le rend radicalement moderne, on y revient. Plus moderne même que notre société où personne n'ose vraiment parler de ses désirs. Les hommes peuvent l'évoquer, bravaches, mais dès lors qu'une femme s'essaie à raconter sa dernière nuit...

***Molly Bloom* serait donc une pièce transgressive.**

**Céline** Oui, complètement. On est même dans le tabou absolu.

**Laurent** C'est incroyable. C'est censé être un monologue intérieur... mais écrit pour être lu. C'est aussi en ça qu'il est profondément théâtral.

**On peut également y ressentir une sorte de misogynie inversée. Les hommes n'y sont pas vraiment à l'honneur !**

**Céline** Mais elle non plus ! Elle est dure ! Il y a de la misogynie dans les deux sens. Comme Molly parle d'elle-même, pour elle-même, elle est peinte avec ce qu'elle dit d'elle-même. Ça n'est pas un portrait vaporeux, éthérée de femme. Elle met, au sens propre, les mains dans la merde ! Faire parler une femme qui dit ça est aussi une forme de misogynie. Elle va seulement très loin, y compris dans la violence.

**Laurent** C'est sans fard, sans dorures. C'est vivant quoi. Mais aussi d'une immense poésie.

**Et musical.**

**Laurent** Nous envisageons effectivement de mettre en musique certaines parties et Céline de les chanter. Kate Bush l'avait déjà fait d'ailleurs.

**Céline** Son disque est très beau.

***Molly Bloom* célèbre une langue de l'intimité. Encore une forme d'universalité, celle, cachée, de la sphère la plus profonde de l'être, de la liberté du corps?**

**Céline** Je retrouve certaines de mes problématiques personnelles, égales aux siennes... enfant, maison... ça résonne. J'ai même rougi à certains passages en pensant à le dire en scène. Et puis tout ça s'est résolu avec l'intime conviction de l'importance de dire ce texte aujourd'hui. Pas tant parce qu'il est féministe mais plutôt parce qu'il affirme un tabou, cette chose apparemment si indigne qu'est le désir de la femme. J'ai vu récemment un reportage sur les femmes iraniennes qui allaient en prison lorsqu'elles étaient convaincues d'adultère... Terrifiant. Si on va plus loin, la grande question que se pose la société depuis des millénaires, c'est « qui est le père ? ». C'est pour ça que l'on matraque le désir féminin. Il est vu comme problématique et suspicieux.

**Laurent** C'est vrai que ça questionne aussi sur le doute. Si les enfants portent le nom de leur père, c'est bien parce que c'était la seule chose dont ils ne pouvaient jamais vraiment être sûrs ! Aujourd'hui, il y a les tests ADN...

**Céline** Dans les campagnes à l'époque, il y a toujours des histoires de bâtards, à l'origine de tragédies profondes.

**Laurent** Bon, là, Molly affirme franchement qu'elle trompe son mari. Cela dit, le mari n'est pas vraiment innocent non plus !

**Vous avez construit un décor très particulier, impressionnant même.**

**Laurent** Nous avons créé une immense boîte qui tourne sur elle-même, pour symboliser ce qui se passe dans sa tête. L'idée de ce décor est de d'éclaircir l'univers mental de Molly pour que Céline puisse y évoluer, puisse l'incarner, le jouer.

**Céline, vous n'êtes pas revenue sur les planches depuis 2008 et la pièce *Après la Répétition* de Bergman (créée et mise en scène à La Coursive, par Laurent Laffargue, avec Didier Bezace et Fanny Cotençon). C'était un besoin de revenir au théâtre ?**

**Céline** Oh oui.

**Laurent** Tu tournes beaucoup pour le cinéma depuis.

**Céline** C'est très complexe à gérer ces trucs-là dans une vie d'acteur..

**Laurent, vous aviez envie aussi de retravailler avec Céline.**

**Laurent** Le projet est vraiment parti de ça. J'avais envie de ce tête à tête avec Céline. Il y a là aussi une forme d'intimité...

**Et une sorte de mise en abyme de la réalité elle-même, non ?**

**Céline** Non, parce que Molly, ça n'est pas moi !

**Laurent** Nous servons un texte et la thématique du fantasme, alors la distance est bien là. Comme disait Marguerite Duras : en couple, on est toujours trois. On pense que l'on est deux mais existe toujours celui qui est venu avant, ou bien celui qui sera là après... ou bien encore celles ou ceux auxquels tu rêves, ou la nécessité de rêver à d'autres pour encore mieux aimer la personne qui partage ta vie... C'est un joli jeu pour nous aussi, c'est vrai. Mais nous ne sommes que des serviteurs de cette œuvre. Il ne faut pas oublier que Joyce est un pilier de la culture Irlandaise, et tout simplement de la littérature du XXème siècle. Fondamental et fondateur.

**Céline** Notre premier bonheur est de faire vivre un tel texte. C'est un cadeau qu'on se fait et qu'on espère aussi faire vivre aux spectateurs.

**Ressentez-vous une forme d'angoisse à être seule en scène ? Et aussi de la même manière pour vous, Laurent, de faire vivre un « solo » ?**

**Laurent** La première version de *Casteljaloux* est ma seule expérience de solo. L'idée peut être effrayante, oui. Ce tête à tête... et en même temps, je me rends compte que j'aime ça de plus en plus. Il y a vingt ans, ça ne me serait même pas venu à l'idée ! J'ai toujours monté des projets en troupe. La colo ! C'est génial mais épuisant. Il faut être à la fois animateur, chien de berger, tirer le groupe, le stimuler.. en plus de la mise en scène. Cette forme de solo, c'est aussi pour cultiver un peu son jardin, son propre jardin.

**Céline** Je n'ai pas vraiment l'impression que je vais être seule en fait. Ça n'est pas mon projet, je ne me suis pas auto-distribuée... Et c'est aussi mon mari qui me regarde ! Ce qui est angoissant, c'est surtout de prendre en charge ce texte-là, d'une grande difficulté. Et puis je n'ai jamais fait ça. Mais bon, comme pour chaque aventure, je ne regarde jamais vraiment là où ça fait peur. Je vois surtout le côté profondément jubilatoire de tout ça.

**Laurent** Et puis on n'est jamais seul en scène... L'équipe est toujours autour.

## **La création et la première à La Rochelle, un plaisir ?**

**Laurent** J'ai une histoire incroyable avec La Rochelle. Je crois qu'on y a presque tout fait depuis quinze ans ! La relation de confiance nouée avec l'équipe de La Coursive est fondatrice pour moi. Essentielle. Elle me permet de créer. J'appelle ça « les alliés », ces gens qui te suivent longtemps, même dans les échecs. C'est là qu'on compte ses alliés. Et puis par rapport à l'outil, le Théâtre Verdière, c'est aussi un bonheur de créer là-bas. C'est un peu une deuxième maison... Je sais que nous serons dans les meilleures conditions possibles. C'est rassurant. Finalement, le plus dur pour moi serait de ne pas créer à La Rochelle !

**Céline** Pour moi, c'est très beau aussi parce que l'équipe de La Coursive est le premier témoin de mes débuts. C'est assez bouleversant même.

**Laurent** Dans les pièces où tu étais distribuée, comme *Terminus*, tu n'avais même pas encore fait le conservatoire !

## **Vos parcours professionnels sont très liés...**

**Céline** J'ai commencé tard, finalement.... Mon histoire avec Laurent est super forte. J'étais en fac à Bordeaux, ma vie était déjà le théâtre mais je n'avais pas d'ambition particulière. Laurent, dont je connaissais uniquement le travail, m'a fait faire des essais pour *Desdémone*, distribué sur les Shakespeare et m'a finalement fait découvrir la vie d'acteur. Je ne savais pas du tout ce que c'était ! Je suis devenue comédienne grâce à lui.

**Laurent** Ola, non... Grâce à toi d'abord...

**Céline** Mais si ! J'ai toujours adoré jouer, c'était ma vie mais c'est toi qui m'as donné mes premiers rôles.

## **Céline, vous êtes très présente au cinéma depuis deux ans. Quels sont vos projets à venir ?**

**Céline** J'ai une grande chance oui. *Le Capital* de Costa Gavras sort la semaine prochaine (ndlr interview réalisée en novembre 2012) et je crois que c'est un grand film, qui résonne fort. Un film engagé autour de la grande question des banquiers. De la finance folle. Sinon, je vais tourner dans le long métrage de Cyril Mennegun, qui avait fait *Louise Wimmer*. Une histoire d'amour... et dans le prochain film d'Emma Lucchini... Et puis dans *Casteljaloux*, le film de Laurent.

**Laurent** Et le biopic sur Yves Montand... Je fais ton agent, là !

## **Et vous Laurent, vous faites feux de tout bois également en ce moment !**

**Laurent** Oh oui. Là, je mets en scène le nouveau spectacle du CNAR (ndlr Centre National de Arts du Cirque de Chalons), *Molly Bloom* bien évidemment, je finalise le montage de mon premier court métrage, *Le Verrou*, et prépare le long, *Casteljaloux*, à tourner cet été avec un très beau casting. Je veux aussi monter *Penthésilée* de Kleist... Une histoire d'amazones, de femmes guerrières qui tuent Achille par amour et le dévorent. Les femmes, toujours !

## **Pour finir sur *Molly Bloom*, la dernière tirade est « son cœur battait comme un fou et oui j'ai dit oui je veux Oui ». Finalement, c'est surtout un texte qui parle d'amour...**

**Céline** Ça ne parle que de ça, bien sûr. Une recherche d'absolu noyée dans la vie matérielle. La femme porte cette vie-là, ces tâches répétitives, bêtes et inintéressantes de la vie de tous les jours mais au milieu, il y a le désir d'absolu. Le fondement de la vie. Ce texte parle de nous tous, parce nous sommes tous en quête d'absolu.

# SCENOGRAPHIE

La scénographie est un volume rectangulaire, ouvert sur une face, cadré au noir, dans lequel évolue le personnage.

Une pièce aveugle, lambrissée, une chambre comme en apesanteur et qui bascule sur elle-même dans une rotation verticale lente. Murs, plancher, plafond s'intervertissent.

« Quant au décor - une chambre à coucher « de teinte 1920 » qui tourne sur elle-même -, il joue un rôle-clé dans la mise en scène, suggérant le côté mental du monologue de Molly Bloom. Car il s'agit, ni plus, ni moins, d'entrer dans la tête d'une femme. »

**Sud-Ouest – 7/01/2013**

« Un décor de chambre à coucher, c'est tout à fait normal pour le monologue de Molly Bloom, qui s'adresse à son mari endormi, en un torrent de mots, parfois très crus. Ce qui l'est moins, c'est que cette chambre à coucher tourne sur elle-même, comme une grande roue, métaphore grandeur nature du tourbillon d'idées qui s'agite dans la tête de la Pénélope irlandaise de James Joyce. Ce fut la première surprise pour les spectateurs de la salle Alizé. »

**La Dépêche – 5/02/2013**